

Au *lac*

SAFOUANE BEN SLAMA

08/03/2024 — 08/06/2024

IMAGE
IMATGE
*centre
d'art*

EXPOSITION
AU CENTRE D'ART IMAGE/IMATGE
DU 08 MARS AU 08 JUIN 2024

VERNISSAGE
JEUDI 07 MARS À PARTIR DE 19H00
En présence de l'artiste

CONFÉRENCE
À LA PLAGE
JEUDI 11 AVRIL À 19H00
Sophie Limare est invitée pour une conférence de sensibilisation à l'art contemporain en lien avec l'exposition.
Un partenariat avec l'association Paroles et Musiques (Orthez).

SOIRÉE ÉCHO
PROJECTION DU FILM L'ÎLE AU TRÉSOR
MARDI 25 AVRIL À PARTIR DE 19H00
Visite de l'exposition avec Safouane Ben Slama, suivie de la projection du film *L'île au trésor* de Guillaume Brac au cinéma le Pixel (Orthez) à 20H30.

Entre juillet et août 2023, Safouane Ben Slama s'est rendu régulièrement au lac de Biron à Orthez. Il s'agissait pour lui de sonder une atmosphère générale et de capter ce qu'il peut y avoir de tendre ou de joyeux dans le réel ordinaire de nos existences. Le photographe s'est laissé guider par d'infimes éléments : lumière du soleil sur les peaux, marques corporelles ou gestes d'affection, couleurs et détails vestimentaires, expressions de visages... s'il ne fait pas événement, ce réel-là traduit une vitalité et une diversité de manières d'être au monde qui résonne avec quelque-chose qui nous est commun à toutes et tous.

Safouane Ben Slama est né en 1987. Il vit et travaille à Paris. Son travail a été présenté à « La Boite » à Tunis, au centre d'art contemporain de Brétigny et au Frac Ile-de-France pour ses 40 ans. Ses œuvres font notamment partie des collections du fonds d'art contemporain de la ville de Paris et du Frac Ile-de-France.



Safouane Ben Slama, sans titre, photographie, 2023
© Safouane Ben Slama



Safouane Ben Slama, sans titre, photographie, 2023
© Safouane Ben Slama



Safouane Ben Slama, sans titre, photographie, 2023
© Safouane Ben Slama

Entretien avec Safouane Ben Slama

Cécile Archambeaud : Lorsque je t'ai contacté la première fois, j'avais en tête certains portraits présentés au CAC Brétigny et j'avais compris qu'une relation particulière semblait s'installer avec les personnes que tu photographies. Sans faire du documentaire ou du reportage, tu t'appuies sur le réel ordinaire qui se présente à toi. Peux-tu nous dire comment tu travailles avec ce réel et ce que tu cherches à capter ?

Safouane Ben Slama : Je crois connecter le réel, aussi paradoxalement que ce soit, à des intuitions, à des pressentiments sur l'état de la société notamment, mais aussi à des envies personnelles. Pour le projet à Brétigny et dans l'Essonne en région parisienne, j'avais le souhait depuis quelques années de travailler sur les quartiers populaires. Je suis moi-même issu de la banlieue parisienne et je ne retrouvais pas, dans ses diverses représentations, la douceur, la complexité et les nuances que j'ai vécu dans ma chair. Le réel a agi pour moi comme le moyen d'exprimer une expérience partagée, entre moi photographe et les différentes personnes que je rencontrais dans les rues du 91. Le réel est à mes yeux un outil qui peut mobiliser un imaginaire collectif, c'est un témoignage d'expériences communes que nous n'avons pas toujours vécues mais qui est capable en soi de nous rappeler des souvenirs très personnels. Je suis attentif aux petits gestes quotidiens et je cherche à les mener vers un registre symbolique plus vaste.

Pour ta résidence à Orthez, certaines notions comme la joie et, la tendresse ont donné une direction à ton travail photographique. Cela vient souligner en effet un positionnement face à cet « état de la société » dont tu parles. Peux revenir sur ces choix ?

Je ressens la nécessité en ce moment d'archiver des moments vrais de joie collective ou solitaire, des moments d'intimité et d'amour, de détente ou de plaisirs simple. Il m'apparaît essentiel de garder en mémoire ces moments éphémères. Je ressens la nécessité de les mettre au centre de mes images et de mon imaginaire. Je crois que j'en ai besoin car cela me fait du bien. C'est aussi effectivement une narration qui permet de contre-carrer ce qui m'apparaît comme des discours médiatiques dominant de haine. J'ai l'espoir que cet agglomérat de gestes et attentions provoquent une étincelle.

Tu t'es concentré sur un lieu, le lac de Biron à Orthez ?

J'avais besoin de trouver un cadre qui me permette d'aborder ces notions-là sans que ce soit particulièrement tirer par les cheveux. Le lac m'a offert la possibilité de photographier la sensualité des gens, sans gêne, avec beaucoup de décontraction et de simplicité. J'avais le désir de photographier un lieu de villégiature populaire ; au départ je pensais même me déplacer à travers l'intégralité du département. J'avais été marqué par les images solaires du film de Guillaume Brac, *L'île au trésor*¹ c'est un film qui se déroule dans une base de loisirs à Cergy-Pontoise, j'y avais trouvé un souffle particulièrement émouvant, chaleureux et sous une apparente simplicité, une grande variété de sentiments humains. J'avais aussi en tête un rapport à l'eau ; après les premiers repérages à Orthez, j'avais été fasciné par le gave et ses nuances de bleus.

¹ — *L'île au trésor*, Guillaume Brac, documentaire, 2018



Safouane Ben Slama, sans titre, photographie, 2023
© Safouane Ben Slama



Safouane Ben Slama, sans titre, photographie, 2023
© Safouane Ben Slama

D’ailleurs en rentrant me sont venues en tête des détails de corps vêtus de gouttes d’eau et de soleil, ça m’a longuement habité. Puis j’ai appris que des jeunes de la ville tenait une buvette dans cette base de loisirs, je l’ai visité et très vite j’y ai rencontré beaucoup de profils hétéroclites, je découvrais que c’était un endroit qui permettait la rencontre de beaucoup de personnes venues de partout en France et en Europe.

Tu as plutôt eu l’habitude de prendre des photos dans des zones urbaines, Paris et sa banlieue, Alger, Tunis ou Jérusalem.... Est-ce que cela implique quelque-chose de différent d’être invité à Orthez ?

C’est un lieu que je n’aurais sans doute jamais croisé sans ton invitation. C’est un nouveau cadre pour moi, travailler en dehors de la région parisienne un défi qui m’a beaucoup intéressé. Le fait de revenir plusieurs fois m’a aidé à me familiariser avec le coin... J’ai le sentiment de poursuivre une forme d’histoire populaire, dans la forme que décrit l’historien Howard Zinn², en m’intéressant particulièrement à la vie, non plus à l’échelle d’un état ou du monde mais à l’échelle des gens qui habitent ces territoires.

Est-ce que tu peux nous dire ce qui t’arrête lorsque tu prends une photo ?

Je suis à la recherche de manières d’être, c’est une démarche très sensible, je n’ai pas de recette. Je cherche des instants capables de nous rappeler des souvenirs personnels, intimes, c’est un principe de réminiscence : un geste, un regard chez un inconnu est capable de nous renvoyer à un souvenir, à une émotion plus personnelle. Je tente de conserver une forme d’étonnement en observant le monde.

² — *Une histoire populaire des États-Unis* est un livre écrit par l’historien et politologue Howard Zinn en 1980. Dans ce livre, Zinn cherche à montrer une vision alternative de l’histoire des États-Unis loin des mythes des Pères fondateurs et plus près de la difficile réalité du peuple. Selon l’auteur, l’histoire de son pays est, dans une large mesure, l’exploitation d’une majorité par une élite minoritaire.

Et tu sembles aller vers des personnes qui sont généralement invisibilisé.es par la société...

Je crois que c’est le fruit du travail dans la rue, je pourrais travailler tout autant la question de la tendresse en faisant jouer des gestes d’amour à des modèles, en studio par exemple, mais il me tient très à cœur de capturer des gestes réels, parfois pudiques, presque invisibles et qui induisent d’eux-mêmes une forme de secret. Je crois que mon travail lui-même se situe là, il est entendable pour celui ou celle qui veut bien le recevoir.

Pour ton projet à Orthez, y a-t-il des ouvrages ou des œuvres qui t’ont particulièrement accompagné ?

L’île au trésor de Guillaume Brac et je pense aussi à *La puissance de la douceur* d’Anne Dufourmentelle. Ce dernier ouvrage m’a permis d’approfondir la question de la tendresse et de la douceur comme une force, dans mon travail ce sont des notions que j’ai longtemps peu osé formuler et puis petit à petit... J’ai aussi beaucoup pensé au travail de Rineke Djikstra et ses portraits au bord de la mer. Ce sont des images qui ont été très présentes durant mes rondes autour du lac.

Extrait de l’entretien de Cécile Archambeaud avec Safouane Ben Slama, Mars 2024

Revue de presse (sélection)

Les inrocks, *J’ préfère quand c’est réel*, par Ingrid Luquet-Gad / Publié le 9 mars 2022

Les critiques

150

Les inrockuptibles n°108

J’PRÉFÈRE QUAND C’EST RÉEL
de **Safouane Ben Slama**, au Théâtre Brétigny, Brétigny-sur-Orge

Au cours d’une résidence dans l’Essonne, l’artiste a pris le temps du regard porté sur un territoire et ses habitant.es. Il en expose le fruit, portraits d’instant solaires où transparaissent de brefs éclats de plénitude.

Safouane Ben Slama préfère quand c’est réel. En sous-texte, ses photos vous le murmurent à leur tour à l’oreille : n’est réel, véritablement réel, que ce qui échappe à la capture, préfère se lover entre les plis du visible et serpenter entre les définitions établies. Que voit-on, alors, au fil de la série qu’expose, à Brétigny-sur-Orge, l’artiste franco-tunisien ? Dans les espaces d’usage et de passage du Théâtre Brétigny, attenant aux espaces consacrés du centre d’art, l’accrochage égrène des portraits, du moins par le format. Ce sont des portraits, mais de ceux qui, sans éclat ni démonstration, mettent en crise la définition convenue du genre. Portraits d’instant, portraits de circonstances, ils ne découpent pas leur sujet sur un fond, pas plus qu’ils ne dessinent les contours d’un individu ou d’un groupe tel que reconnaissable ailleurs, en d’autres temps et lieux. Non, ces portraits, ce sont avant tout des zones de contact, où chacun-e est d’emblée jeté-e vers autre chose que soi-même. Une main se pose sur une épaule, un rayon de soleil caresse un visage, une paume se tend, deux solitudes alanguies rêvent à l’unisson. Ce réel-là ne fait pas événement, il n’est pas hiérarchisé ; il existe, tout bonnement, et se révèle à qui acquiert l’humilité de s’accorder à ses rythmes. Pour cela, Safouane Ben Slama a œuvré sur le temps long, au fil de mois passés en résidence au centre d’art, à arpenter le territoire environnant, banlieue de verdure plutôt que banlieue de grisaille. Il a trainé, flâné, comme d’autres feraient leurs gammes. Lui-même dira : *“Parfois, j’avais l’impression d’être un personnage de science-fiction qui renouait le temps et qui devait intervenir, mais sans que personne le capte. Il ne fallait rien toucher sinon tu avais un chamboulement dans le futur.”* Au cœur de sa démarche se trouve la conscience aiguë d’un *“déjà-là”*. C’est lui qu’il faut saisir, transir, ressentir ; et l’humanisme radical de son travail s’y trouve contenu. L’artiste l’emprunte au sociologue Bernard Friot – *“le déjà-là communiste”* – tout en lui assignant, plus largement, le sens d’une attention aux infimes gestes de tendresse, de solidarité

et d’harmonie qui, ensemble et au quotidien, défient tout autant les discours misérabilistes que les tables rases utopiques. Ses précédentes séries, *La Dernière Heure* (2021) ou *L’Éloge de l’ombre* (2018), à Paris, à Alger, dans le désert marocain ou sur les bords de mer tunisiens, voyaient Safouane Ben Slama traquer pareillement les furtives éclaboussures de beauté partagée, telle que réduite à son plus petit dénominateur commun – celui

qui se passe de mots, transcende les frontières. Et l’on pense alors également aux *“hidden transcripts”* (“scripts cachés”) que nomme l’anthropologue James C. Scott dans *La Domination et les arts de la résistance* (1990), ces formes infrapolitiques de la vie sociale des subalternes, encodées pour contourner les scènes d’apparition prédéfinies – c’est-à-dire, imperceptibles pour celles et ceux qui s’en tiendraient à ce qui se montre avec la pleine confiance des dominant-es. **♥ Ingrid Luquet-Gad**

J’ préfère quand c’est réel de **Safouane Ben Slama**, jusqu’au 16 avril, Théâtre Brétigny, Brétigny-sur-Orge.



Safouane Ben Slama, série *J’ préfère quand c’est réel*, 2021. Vincent Delbecq. Courtesy galerie Singlitz 19

* Photographie issue de la série.

Revue O2, Safouane Ben Slama, par Sarah Lévénès

0

EssaisGuestsInterviewsReviewsNewsArchivesFr / En

2

r e v i e w s

Safouane Ben Slama

—

par Sarah Lévénès

J’ préfère quand c’est réel.

CAC Brétigny – Théâtre Brétigny, Brétigny-sur-Orge, 04.01 – 16.04.2022

Se nichent au cœur de la première exposition personnelle de Safouane Ben Slama en France, le bonheur des rencontres et la douceur du temps que l’on prendra à regarder, à écouter, à prêter attention à celles et ceux avec qui nous partageons des espaces de sociabilité. Les quinze photographies exposées au sein du foyer du Théâtre Brétigny, attenant au centre d’art, sont le fruit de quatre mois de résidence durant lesquels, de juillet à octobre, Safouane Ben Slama a sillonné le territoire de l’Essonne. En un geste de passeuse, Camille Martin, commissaire de l’exposition, a invité l’artiste dans le 91, chez elle, dans des espaces qu’elle connaît par cœur, au sein desquels elle a grandi, où se sont nouées des amitiés de toujours. Le texte qui accompagne l’exposition, construit sur un rythme alternant récit à la première personne et citation d’échanges avec l’artiste, témoigne, il me semble, de ce lien de confiance et de respect qui naît entre deux personnes. Camille Martin a confié à Safouane Ben Slama le soin de poser un regard photographique loin des poncifs de ce qui est trop souvent uniquement désigné comme « la banlieue ». Soit, un terme qui pense des espaces comme un en dehors de la capitale, qui sous-tend des *a priori* et des discours dégradants, ou encore qui constitue un répertoire de clichés esthétisés au service d’un propos commercial et publicitaire.

Évitant l’écueil d’images qui tendraient vers le misérabilisme ou un idéalisme de ce qu’est la vie en Essonne, Safouane Ben Slama s’est tenu à capter le long de son errance urbaine ce qu’il nomme « des gestes précieux » : la main d’un petit frère qui effleure l’épaule de l’aîné, la tête appuyée sur sa main gauche d’un homme qu’on imagine las, rêveur ou mélancolique dans le R.E.R., deux sœurs assises côte à côte, habillées du même jogging rouge, dont l’air renfrogné de la plus jeune contraste avec le regard confiant de sa grande sœur, tournée vers le photographe. Le rythme fluide de l’accrochage, brillamment pensé dans un espace à l’architecture difficile, nous amène à prendre le temps de considérer soigneusement chaque personne, chaque geste ou regard photographiés dans un cadrage serré, qui engendre une proximité, un échange. Les tirages sur papier mat ont conservé le grain de l’argentique, ils donnent de la profondeur aux couleurs des vêtements, aux carnations, au vert de la nature alentour et aux rais d’une lumière estivale qui caresse les visages et les peaux.

À l'encontre d'imaginaires qui verraient le 91 comme une zone aux tons grisâtres et froids, aux formes anguleuses moulées dans du béton, les photographies choisies pour l'exposition projettent un environnement solaire et lumineux. Au gré de ses déplacements dans les villes-gares des lignes C et D du R.E.R., Safouane Ben Slama explique être parti en quête du réel, vouloir se laisser surprendre par le souffle heureux de voir la beauté là où beaucoup pensent qu'il n'y a presque rien. Le « réel » est un mot que revendiquent l'artiste et la commissaire d'exposition pour dire leur souhait de réfléchir à la vie telle qu'elle est, dans sa complexité. Il signe aussi le ton de l'exposition : « J' préfère quand c'est réel » est extrait des paroles du titre *Bang*, sorti en 2019 sur l'album « Deux Frères » du groupe PNL, originaire de Corbeil-Essonnes. L'axe choisi, celui d'une attention à ce qui existe par la présence de celles et ceux que l'on croise, se trouve aussi dans la manière qu'a l'artiste de ne pas se positionner en surplomb, mais de capter avec sincérité la finesse d'une atmosphère flottante du quotidien.



Vue de l'exposition «J' préfère quand c'est réel», Safouane Ben Slama. Commissaire: Camille Martin. Co-production CAC Brétigny—Théâtre Brétigny, 2022. Photo: Aurélien Mole.

Il émane ainsi des photographies de Safouane Ben Slama une tendresse enveloppante et une détermination qui circulent dans l'exposition. Je pense à ces adolescent-e-s vu-e-s de dos dont l'une appuie délicatement son coude sur l'épaule de l'autre, ou à ce garçon posant de trois quart, un ballon de foot à ses pieds, dont le regard perçant affirme une force intérieure inébranlable. Ces sensations proviennent de ce que les personnes photographiées veulent bien laisser voir d'elles-mêmes ainsi que du regard affectueux et respectueux qui est porté par l'artiste. En parvenant à me faire ressentir cela, Safouane Ben Slama partage ce moment qu'il a vécu, d'une rencontre qui l'a touchée ; ce réel-là existe alors dans l'espace d'exposition. Bien que la photographie soit un médium qui fige la rencontre et joue des temporalités, elle n'existe pas sans un hors-champ fantastique que j'aime à penser comme un récit. Celui-ci peut être ce que l'on imagine du moment qui a entouré la prise de vue, il peut aussi être l'apparition surprenante d'une réminiscence.

Il y a comme un passage de souvenirs et de sensations qui nous traversent en regardant les photographies de Safouane Ben Slama. J'ai envie d'y voir ce qu'Annie Ernaux décrit à la toute fin de *Journal du dehors*, à propos de ce que le protocole d'écriture du texte a suscité en elle : « D'autres fois, j'ai retrouvé des gestes et des phrases de ma mère dans une femme attendant à la caisse du supermarché. C'est donc au-dehors, dans les passagers du métro ou du R.E.R. [...] qu'est déposée mon existence passée. Dans des individus anonymes qui ne soupçonnent pas qu'ils détiennent une part de mon histoire, dans des visages, des corps que je ne revois jamais. Sans doute suis-je moi-même dans la foule des rues et des magasins, porteuse de la vie des autres.^[1] »

[1] Annie Ernaux, *Journal du dehors*, Gallimard, collection Folio, 2021, 1ère édition 1993, pp.106-107.



Safouane Ben Slama dans l'exposition Au Lac, 2023 © image imatge

IMAGE/IMATGE

centre d'art

Situé au cœur du département des Pyrénées-Atlantiques dans la ville d'Orthez, le centre d'art image/imatge est dédié à la promotion et à la diffusion de l'image contemporaine. Outre la photographie, qui tient une place prépondérante dans sa programmation artistique, son champ d'action explore les différents formats de l'image dans la création actuelle que ce soit la vidéo, le multimédia, l'installation ou encore le graphisme.

Implanté dans un tout nouvel espace de 250m² depuis fin 2013, le centre d'art propose toute l'année des expositions auxquelles sont associés des événements et des actions de médiation destinés à sensibiliser un large public. Son soutien à la création contemporaine passe évidemment par un travail mené avec les artistes, émergents ou reconnus, via la production d'œuvres et d'éditions ou parfois en les accueillant en résidence sur le territoire.

Direction

Cécile Archambeaud

Médiation culturelle, accueil du public

Adeline Maura

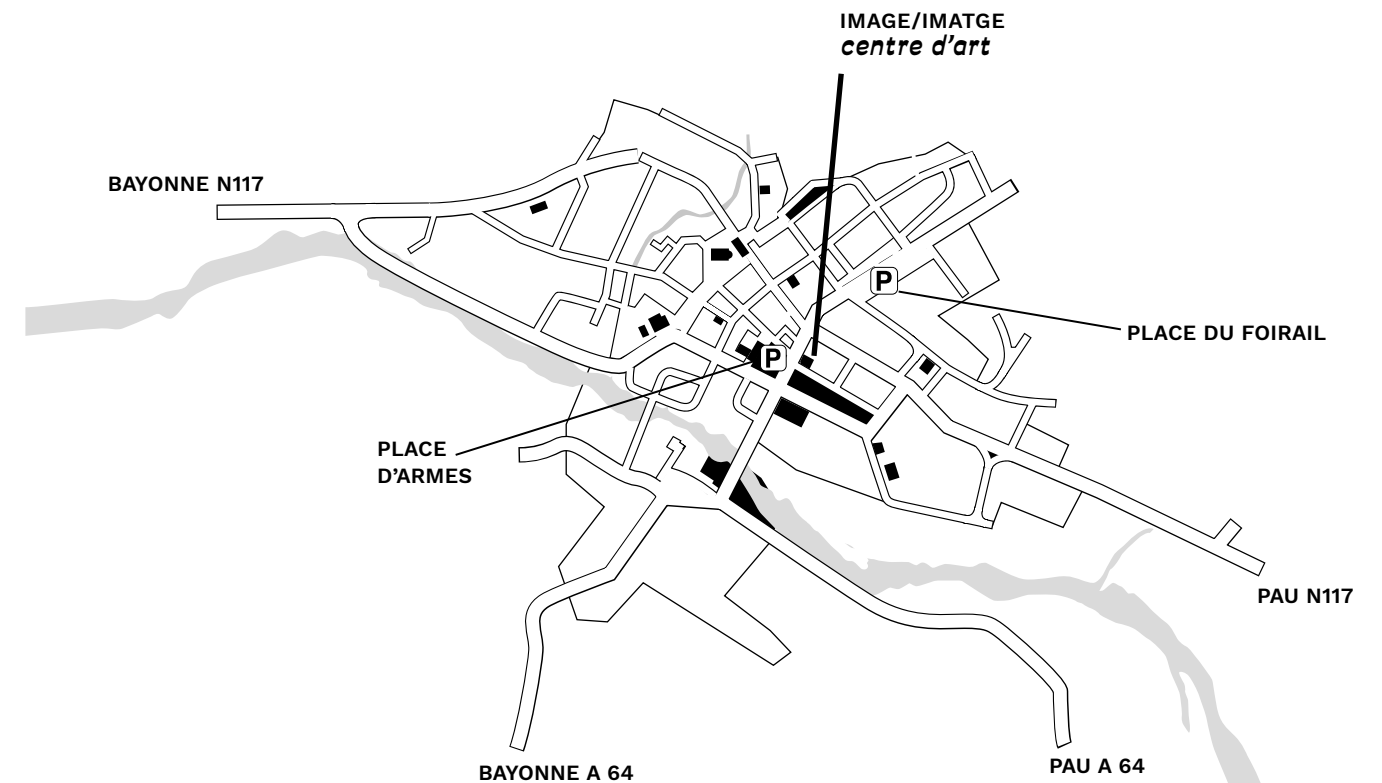
Régie

Gaël Guédon, Benoit Luisière, Noélie Chelle
et Coralie Lamarque

Remerciements

Valentin Bruant, sataigiaire

image/imatge reçoit le soutien du Ministère de la culture - DRAC Nouvelle-Aquitaine, du Conseil régional Nouvelle-Aquitaine, du Conseil départemental des Pyrénées-Atlantiques et de la ville d'Orthez. Membre du réseau d.c.a/ association française de développement des centres d'art, de DIAGONAL, réseau photographie en France et de astre, réseau arts plastiques et visuels en Nouvelle-Aquitaine.



IMAGE/IMATGE
centre d'art
3 RUE DE BILLÈRE
64300 ORTHEZ
05 59 69 41 12
INFO@IMAGE-IMATGE.ORG
IMAGE-IMATGE.ORG

ENTRÉE LIBRE ET GRATUITE
MARDI - SAMEDI / 14H - 18H30
MERCREDI DE 10H - 12H ET 14H - 18H30
FERMÉ LUNDI, JEUDI ET LES JOURS FÉRIÉS

IMAGE
IMATGE
*centre
d'art*